

DAVID, Charles-Philippe. *La guerre du golfe, l'illusion de la victoire*. Montréal, Art Global, 1991, 362 p.

Adnan Moussally

Volume 23, Number 4, 1992

Le droit international humanitaire (droit international des conflits armés)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/703103ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/703103ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Moussally, A. (1992). Review of [DAVID, Charles-Philippe. *La guerre du golfe, l'illusion de la victoire*. Montréal, Art Global, 1991, 362 p.] *Études internationales*, 23(4), 901–902. <https://doi.org/10.7202/703103ar>

présentés par D. David, Paris, Publisud, 1992, 438 p.

Jean-Christophe ROMER

*Institut National Supérieur
de Défense et de Désarmement, Paris*

DAVID, Charles-Philippe. *La guerre du golfe, l'illusion de la victoire*. Montréal, Art Global, 1991, 362 p.

La guerre du golfe propose une lecture critique du conflit armé qui a opposé les forces de la coalition dirigée par les États-Unis à l'armée irakienne. L'auteur y pose deux questions essentielles : 1° Cette guerre, aurait-elle pu être évitée ? 2° Cette guerre a-t-elle atteint les buts fixés ? Il répond par oui à la première question. Car, sans vouloir disculper Saddam Hussein ou sanctionner l'occupation du Koweït par son voisin turbulent, l'observateur avisé ne peut s'empêcher de constater que Bush n'a pas donné sa pleine chance aux démarches diplomatiques. Il en aurait été autrement si le Koweït était un pays producteur de brocoli. Mais pour les gisements de pétrole dont cet émirat regorge, le gouvernement américain ne pouvait permettre au régime irakien de contrôler cette ressource vitale et encore moins de menacer l'Arabie séoudite. Libérer le Koweït par les négociations diplomatiques laisserait intact la menace que représente l'arsenal militaire irakien. Dès lors, il fallait viser à la destruction de son potentiel de combat sur le champ de bataille. La logique de la guerre s'est donc installée au lendemain de l'invasion du Koweït.

L'équipe Bush s'attellera dès lors à optimiser ses chances de remporter une victoire écrasante qui effacerait l'humiliation subie au Vietnam. Pour cela James Baker réussira à mettre sur pied une coalition disparate de pays qui avaient des raisons différentes à leur participation. Les États-Unis exerceront des pressions sur les Nations Unies et son Conseil de sécurité pour leur soutirer des résolutions que Saddam Hussein ne pouvait accepter sous peine de perdre la face. Ce dernier était tantôt assimilé à un Hitler des temps modernes, tantôt à un démon sanguinaire.

De la sorte Bush pouvait compter sur l'appui de l'opinion publique comme préalable à l'envoi des troupes et au déclenchement des hostilités. Les sanctions économiques ne représentaient pas, à ses yeux, une solution valable parce qu'elles pouvaient traîner en longueur sans donner de résultats concrets alors que les primaires de la campagne présidentielle frappaient à la porte.

Les stratèges américains, de leur côté, vont exagérer la force de frappe irakienne en la classant au quatrième rang dans le monde. Ils surestimeront son arsenal d'armes non conventionnelles en insistant sur le fait que l'Irak était à la veille de produire des armes nucléaires. Tout était mis en place pour justifier une intervention militaire massive et les quelques simulacres de règlement pacifique ne servaient qu'à jeter la poudre aux yeux.

Avec la fin de la guerre froide, le président Bush avait ses coudées franches pour imposer son « ordre » au reste du monde. Mais l'auteur se demande, à juste titre, par quelle logi-

que de deux poids, deux mesures, les États-Unis s'appliquaient à redresser les torts dans une région du globe, alors qu'ils fermaient les yeux sur les multiples violences injustifiées commises dans d'autres pays.

Qui plus est, Bush tenait au retour de la dynastie légitime à la tête du Koweït libéré. Si le passé est garant de l'avenir, l'oligarchie des Sabbah est ce qu'il y a de plus anti-démocratique. N'avaient-ils pas suspendu la constitution, dissolu le parlement, entravé la liberté et les droits de la personne? Comment concilier ce régime avec les idéaux que prétend défendre Bush?

Bush a rejeté du revers de la main la proposition de Saddam qui consiste à relier son retrait du Koweït à la libération des territoires occupés par Israël. Pourtant il s'agissait dans les deux cas d'une occupation militaire. Par contre, l'Administration américaine a promis, une fois la question du Koweït réglée, de se pencher sur le conflit israélo-arabe. Mais l'auteur est en droit d'avoir ses réserves sur ces déclarations d'intention.

La guerre s'est soldée par une victoire écrasante des forces de la coalition parce que l'ennemi n'était pas de taille. Contrairement à ce que les reportages télévisés ont voulu nous montrer, cette guerre n'était ni propre, ni chirurgicale; les bombes larguées sur l'Irak moins «intelligentes» que ne prétendaient les porte-parole du Pentagone. Les tanks chasse-neige ont enterré dans le sable des dizaines de milliers de soldats irakiens. Quoiqu'on ait déclaré vouloir épargner les civils, ce sont ces derniers qui en ont souffert le plus. Privés d'eau, d'électricité, de médicaments et de nourriture, des milliers d'Irakiens (femmes, vieillards

et surtout enfants) ont succombé. Même les abris n'ont pas échappé aux bombardements sauvages.

Et que dire de la révolte des Kurdes au nord, et des Chiites au sud de l'Irak? La coalition a laissé aux troupes de Saddam le loisir de les écraser. Ce n'est qu'après la disparition de tout danger de démembrement de l'Irak que les coalisés ont apporté une aide humanitaire aux réfugiés.

L'auteur en conclut que cette guerre onéreuse n'a réalisé qu'un de ses objectifs, à savoir, la libération du Koweït. Il est vrai que l'Irak ne se relèvera pas demain de ses décombres, mais Saddam est toujours en selle, les Sabbah anachroniques de retour à la tête de leur émirat plus oligarchique que jamais, les ventes des armes aux pays de la région accusent un accroissement effarant et la conférence de paix israélo-arabe a de la peine à démarrer.

Au terme de la lecture de cet ouvrage le lecteur est en droit de s'interroger sur le message que l'auteur a voulu lui transmettre. À quoi rimait la critique acerbe que Charles David fait de la conduite de la Maison-Blanche dans cette affaire? À aucun moment il n'y est question d'innocenter Saddam Hussein ou d'atténuer ses erreurs de jugement. Donc ce livre ne sert qu'à dénoncer l'incohérence de la politique étrangère des États-Unis, à rappeler aux responsables américains qu'en d'autres circonstances et contre un ennemi plus coriace la politique de la canonnière peut s'avérer très coûteuse.

Adnan MOUSSALLY

*Département d'études littéraires
Collège militaire royal Saint-Jean, Québec*